

PRÉSENTATION

Laurent PERREAU

Professeur des Universités à l'université Marie et Louis Pasteur
Laboratoire Logiques de l'Agir (UR 2274)

Dans l'histoire de la philosophie, la réflexion sur la nature du temps a souvent été conduite en privilégiant deux approches majeures. Une première approche considère la réalité physique, matérielle ou cosmologique du temps : de Platon à Einstein en passant par Galilée et Newton, le temps appartient à l'ordre naturel, il est objectif, mesuré et devient lui-même mesure de toute chose. Une autre approche consiste à faire droit au point de vue de la conscience individuelle : de Saint Augustin à Bergson en passant par Kant, Husserl ou encore Heidegger, c'est l'expérience subjective du temps qu'il s'agit de penser.

Or ces approches présentent l'inconvénient de négliger la dimension proprement sociale du rapport au temps, quand celle-ci n'est pas tout simplement niée. S'efforcer de penser la dimension sociale du temps, c'est donc envisager une troisième approche, où le temps n'est pas une donnée naturelle, ni un pur vécu, mais le produit complexe d'un ensemble de relations, d'interactions et d'institutions. Une première ligne d'investigation, d'ordre ontologique, s'attache ainsi à montrer que le temps est un produit de la vie sociale : il est constitué par ce que les agents font, par les relations qu'ils entretiennent. Mais il faut aussi, en retour, envisager une autre ligne d'investigation, où il s'agira de montrer comment les contextes sociaux, les relations sociales sont eux-mêmes produits, transformés, par le temps. En ce sens, le temps social ne se confond pas avec l'histoire, il est irréductible aux rythmes sociaux : il s'agit de comprendre comment des conceptions du temps, des pratiques, des constructions ou des dispositifs temporels déterminent la vie sociale et comment celle-ci, en retour, peut user du temps.

Les textes qui composent ce numéro de la revue *Philosophique* sont issus d'une journée d'études qui s'est tenue à Besançon le 19 novembre 2021. Le point de départ de la réflexion collective qui s'est déployée lors de cette journée se situe pour

partie dans le projet d'une « critique sociale du temps » évoqué par Hartmut Rosa¹. Ladite critique consiste à identifier les symptômes qui vont permettre d'élaborer un diagnostic des maux et des dysfonctionnements qui marquent notre rapport au temps : accélération et urgence généralisées, manque de temps, stress et souffrances, présentisme, absence de l'à-venir. L'enjeu d'une critique sociale du temps est également de mettre au jour les normes qui régissent notre rapport au temps. Elle donne lieu à des investigations variées, selon le niveau d'échelle considéré : le développement du capitalisme² ; la Modernité³ ; ou encore l'Anthropocène⁴.

Plus précisément, en revenant sur cette diversité des critiques sociales du temps, il s'agissait de faire droit à la pluralité des niveaux d'analyse et de les confronter. Le premier objectif était de conduire une réflexion sur les principes méthodologiques d'une critique sociale du temps. Ensuite, à partir de ces principes généraux, le deuxième objectif de la réflexion collective était de mettre en évidence la pluralité des échelles et des normativités en jeu. Enfin, on a cherché à identifier, en misant sur les diagnostics formulés par les différentes critiques sociales du temps, des possibilités de résistance, de contournement, voire de subversion des normes dominantes qui régissent notre rapport collectif au temps : comment se réapproprier, individuellement et collectivement, un rapport au temps qui ne soit pas source de pathologies mais garant d'un épanouissement ? Comment rouvrir le rapport à l'à-venir et faire de celui-ci un enjeu démocratique, sans l'enfermer dans une planification où tout serait connu d'avance ?

Les différentes contributions qui composent ce volume déclinent ces différentes interrogations en se concentrant sur différents auteurs, à des époques variées.

La contribution d'Ariel Guillet, intitulée « Temporalité de la reproduction, temporalité du capital : d'une critique du temps social chez Marx », dégage, à partir de Marx, un concept proprement social du temps, qui ne se réduise ni au vécu subjectif ni à la mesure physique du temps. L'enjeu est de montrer que le capitalisme impose aux individus une temporalité spécifique par le biais de la reproduction du capital. Guillet commence par discuter les lectures phénoménologiques (Fischbach) et critiques (Rosa), qui insistent respectivement sur l'aliénation du temps vécu et sur

1. Hartmut ROSA, *Accélération. Une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte, 2013.

2. Pierre BOURDIEU, *Algérie 60 : structures économiques et structures temporelles*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Grands documents », 1977 ; André Gorz, *Métamorphoses du travail, quête du sens : Critique de la raison économique*, Paris, Galilée, 1988 ; Edward P. THOMPSON, *Temps, discipline du travail et capitalisme industriel*, Paris, La fabrique éditions, 2004 ; Moishe POSTONE, *Temps, travail et domination sociale*, 2009, Éditions Mille et une nuits, Paris ; Noel CASTREE, « The Spatio-temporality of Capitalism », *Time and Society*, 18, (1), 2009, p. 26–61.

3. Hartmut ROSA, *op. cit.* ; François HARTOG, *Chronos. L'Occident aux prises avec le Temps*, Paris, Gallimard, 2020.

4. Dipesh CHAKRABARTY, « Anthropocene Time », *History and Theory*, 57, 1, p. 5-32 ; Andreas MALM, *Comment saboter un pipeline*, Paris, La fabrique éditions, 2020.

l'accélération généralisée. Il souligne leurs limites, qui tiennent à ce qu'elles négligent la dimension intrinsèquement sociale de la temporalité capitaliste. Reprenant la distinction marxienne entre reproduction simple et reproduction élargie, Ariel Guillet met en évidence l'existence d'une temporalité hybride, à la fois cyclique et linéaire, que l'on peut représenter comme une spirale. Cette analyse permet de penser l'articulation entre exploitation, accumulation et crises. Ariel Guillet montre que les crises capitalistes s'expliquent par l'anarchie des temporalités, faute de coordination entre les capitaux individuels, et que l'horizon normatif d'une critique du temps social réside dans la recherche d'une coordination collective, ouvrant la voie à des réflexions sur la planification et le rapport au temps naturel.

Alice Vincent, dans « Le caractère social du temps chez E. P. Thompson », relit le texte de 1967 *Time, Work-Discipline, and Industrial Capitalism*. E. P. Thompson y décrit la transition entre un temps « orienté par la tâche » (où la durée dépend de l'accomplissement d'une activité concrète) et un temps abstrait mesuré par l'horloge. Alice Vincent montre que, pour Thompson, ce changement ne découle pas mécaniquement de l'industrialisation mais qu'il résulte d'un processus conflictuel mêlant technique, organisation sociale, luttes ouvrières et influences culturelles (religion protestante, école, coutumes populaires). La discipline du temps s'impose par des stratégies capitalistes (contrôle des horaires, salaires, réglementation), mais elle rencontre aussi des résistances (Saint-Lundi, fêtes traditionnelles). Thompson refuse tout déterminisme technologique : l'expérience subjective du temps est redéfinie par une construction sociale. Alice Vincent met en avant l'originalité méthodologique de Thompson, qui articule pratiques, structures et perceptions, et elle souligne la portée critique de son texte : notre rapport horaire au temps n'est ni naturel, ni inéluctable.

L'article de Laurent Perreau, « De la cadence au rythme : la critique du temps ouvrier chez Simone Weil » explore la critique du temps industriel formulée par Simone Weil à partir de son expérience du travail en usine. La « cadence » imposée par l'organisation taylorienne et machinique est décrite comme un temps continu, sans respiration, qui écrase le corps et l'attention. Weil en fait une catégorie temporelle spécifique : elle ne laisse aucune place à la liberté et réduit le travail à une suite mécanique, provoquant une dégradation spirituelle. En contraste, Weil esquisse l'idée d'un « rythme », qui introduit des pauses, des alternances, une respiration permettant au travailleur de retrouver dignité, liberté et même « un sens spirituel ». Laurent Perreau insiste sur la portée critique de cette opposition cadence/rythme, qui vise non seulement l'organisation du travail industriel, mais aussi l'emprise du capitalisme sur les loisirs standardisés. La critique weilienne devient ainsi une critique globale du temps social moderne et elle rouvre la possibilité d'un autre rapport au travail et au monde.

Rares Badescu, dans un texte intitulé « Nous n'aurons pas été. Günther Anders et le futur antérieur » analyse l'usage du futur antérieur chez Günther Anders, en particulier dans ses réflexions sur la technique et l'apocalypse. La formule « nous n'aurons pas été » exprime l'idée que l'humanité pourrait être anéantie avant même d'avoir pu se constituer pleinement comme sujet historique. Anders décrit ainsi une pathologie temporelle qui procède du décalage entre la vitesse de la production technique et la lenteur de la capacité humaine d'en assumer les conséquences. Le futur antérieur rend perceptible ce désajustement : il inscrit l'humanité dans une temporalité de défaut, marquée par l'impuissance, la désynchronisation et la menace d'inexistence. Rares Badescu montre que ce rapport au temps permet de penser une subjectivité moderne hantée par ses propres produits et incapable de se rassembler dans un présent commun. L'article met ainsi au jour la contribution d'Anders à une critique du temps social à l'ère technicienne.

Céline Marty, dans « Le projet de "reconquête du temps" d'André Gorz : une revendication existentialiste anticapitaliste » revient sur la pensée d'André Gorz et en particulier sur son idée de « reconquête du temps ». Pour Gorz, la critique de la société capitaliste doit dépasser la seule exigence de réduction du temps de travail : elle vise à libérer les individus d'une temporalité hétéronome, dominée par la productivité et la croissance. La « reconquête du temps » désigne alors l'appropriation de moments libérés du marché, consacrés à l'autoformation, aux activités choisies et à l'autonomie existentielle. La dimension anticapitaliste et existentialiste de ce projet doit être prise au sérieux : il ne s'agit pas seulement d'une réforme sociale, mais d'une redéfinition de la vie bonne, où le temps devient l'espace d'une existence authentique. L'article resitue cette revendication par rapport aux débats écologiques et critiques contemporains, en soulignant son actualité face à la crise du travail et de l'Anthropocène.

Enfin, Coline Lagondet-Bonsang (« L'anthropocène et le temps social ») entreprend de reconsidérer la crise écologique à partir de la catégorie de temps social. Elle constate que les humains ont toujours transformé les temporalités du vivant et des milieux (par le feu, l'agriculture, la domestication) mais que l'Anthropocène se caractérise par une perturbation inédite des rythmes planétaires. Coline Lagondet-Bonsang propose la notion de « temps écosystémique » pour désigner les temporalités propres aux cycles naturels (climatiques, biologiques, géologiques) avec lesquelles les sociétés doivent apprendre à composer. L'Anthropocène rend manifeste la nécessité d'une coordination entre temps sociaux et temps naturels, contre l'illusion moderne d'une maîtrise totale. L'article esquisse ainsi une critique de l'accélération et de la désynchronisation écologiques et il appelle à repenser nos institutions temporelles pour réinscrire l'agir humain dans une temporalité partagée avec le vivant.